

André Major, Hans-Jürgen Greif, Pierre Samson

André Brochu

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70572ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2013). Compte rendu de [André Major, Hans-Jürgen Greif, Pierre Samson]. *Lettres québécoises*, (152), 20–21.

☆☆☆ ½

ANDRÉ MAJOR

À quoi ça rime ?

Montréal, Boréal, 2013, 192 p., 22,95 \$.

Vivre pour vivre

Ce n'est guère un titre de roman – « À quoi ça rime ? » est plutôt une interpellation lancée par l'auteur au lecteur. Elle met en cause non seulement le contenu du récit, mais aussi la communication littéraire elle-même, ainsi ramenée à une forme inédite du vrai.

Dans ses premiers livres, André Major pratiquait une sorte de roman dont les personnages se recrutaient dans le milieu prolétarien. L'écrivain se situait aux antipodes du roman formaliste ou intellectualiste qui avait cours à cette époque. Depuis quelques années, la fiction chez lui a cédé la place à une écriture proche du journal intime, les « carnets », encore qu'il ne se complaise aucunement dans les confidences ou confessions petites-bourgeoises. Plutôt que le récit complaisant de soi, c'est la réflexion sur la vie et sur les grandes œuvres littéraires qui mobilise son attention. Et les romans ou nouvelles récents, en particulier *À quoi ça rime ?*, conjuguent les deux formes de recherche : un récit avec des personnages qui relèvent de la fiction, mais qui sont étroitement inspirés de la vie de l'auteur ; et des préoccupations littéraires, mais aussi quotidiennes, qui rappellent les carnets. En somme, voilà un roman minimum, appliqué à dire la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus authentique.

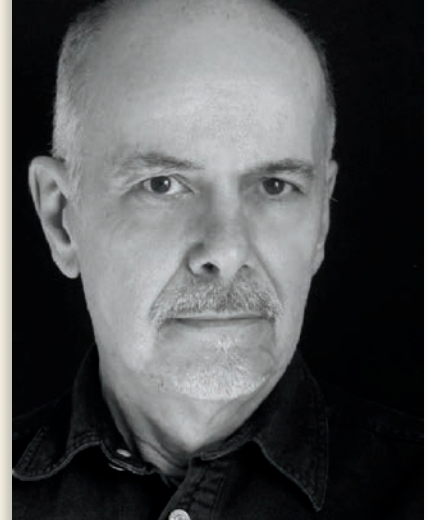
Voilà donc un ermite altruiste,
en plus d'être le héros
d'un roman non fictif !

Urne et cabane

L'intrigue est on ne peut plus dépouillée. Antoine (déjà héros de *L'hiver au cœur*, paru en 1987) se rend à Lisbonne, muni d'une urne, pour disperser dans le Tage les cendres de l'oncle aimé qui vient de mourir et qui a été son « protecteur ». Après son séjour au Portugal, Antoine revient avec le projet de se construire une cabane dans les bois où il a passé une partie de son enfance, et d'y vivre pleinement sa solitude. Urne et cabane se complètent — l'une enferme la mort et l'autre, la vie...

Un réalisme modeste

Cela dit, Lisbonne n'est pas l'objet d'une évocation poussée. Le nom de quelques édifices sert tout juste à créer un peu de couleur locale. Le réalisme, en ce qui touche cette ville étrangère comme, au demeurant, les lieux familiers du pays, se concrétise plutôt dans les recettes de cuisine dont le narrateur, fin gourmet, parseme le compte rendu de ses journées. Les nourritures terrestres, de même que les denrées littéraires favorites (Pessoa, Cioran, Kafka, Tchekhov...), constituent l'essentiel de l'existence. Ajoutons à cela de rares présences, humaines... et autres ! Huguette, la compagne bien-aimée, est décédée il y a deux



ANDRÉ MAJOR

ans. Aujourd'hui Irena, d'origine polonaise, la remplace tant bien que mal. Or, les femmes qui ont accompagné Antoine dans son périple personnel pouvaient compter sur un médiateur entre elles et lui : un chien. Irena sans doute n'aime pas les animaux, mais elle finit par s'accommoder de la présence de Noiraud, le labrador qu'Antoine préfère à tout.

Paradoxe majeur mais non résolu : Antoine est quelqu'un d'éminemment solitaire. Pourtant, il a « tellement besoin de tout partager avec quelqu'un de proche » que la solitude le mènerait à la mort (p. 118). Voilà donc un ermite altruiste, en plus d'être le héros d'un roman non fictif !

☆☆☆

HANS-JÜRGEN GREIF

La colère du faucon

Québec, L'instant même, 2013, 286 p., 26,95 \$ (papier), 19,99 \$ (numérique).

La colère du faucon, vraiment ?

Comme toujours, Hans-Jürgen Greif présente un roman solidement articulé, nourri d'une érudition impressionnante. Ici, c'est l'immédiat après-guerre en Sarre, laquelle fut déchirée au cours des siècles entre l'Allemagne et la France, qui fait l'objet d'une évocation minutieuse en contrepoint à l'histoire d'un enfant.

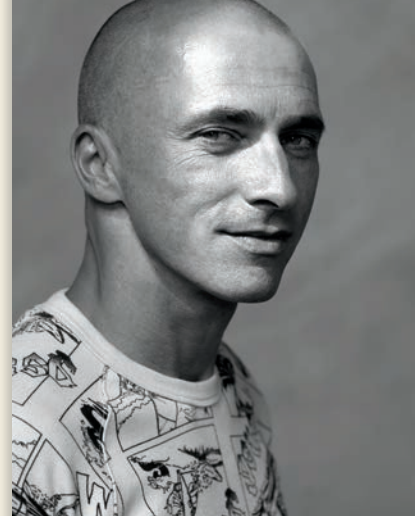
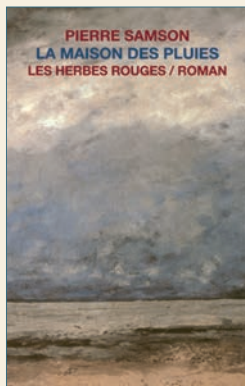
Dans son roman d'inspiration biblique, *Job & compagnie*, l'auteur évoquait longuement les malheurs du pauvre homme qu'un Dieu très « Ancien Testament » soumettait à d'épouvantables revers, pour éprouver sa foi. Job finissait par imaginer la possible existence d'un Dieu tout autre, un Dieu d'amour et de bonté. C'est un peu la même histoire que Greif reprend dans *La colère du faucon*. Un enfant est en butte à l'hostilité permanente de son père, qui n'est peut-être pas son géniteur, et trouve l'apaisement auprès de son grand-père maternel avec qui s'établit une affection également partagée.

La violence quotidienne

Il y a donc passage, dans les deux cas, du malheur au bonheur. Mais les différences, bien entendu, sont considérables. Falk (nom qui évoque le « faucon », *Falke*) n'est pas Job, mais un enfant aimé de sa mère et détesté de son père, persécuté par ses camarades d'école. Les coups que lui administre fréquemment le chef de famille et que lui servent les « intimidateurs » sont d'une brutalité inouïe. Ils le marquent à jamais



HANS-JÜRGEN GREIF



PIERRE SAMSON

psychologiquement même si le corps finit par en guérir. Cette violence gratuite n'est pas sans suggérer celle de la guerre (1939-1945) qui vient de finir et qui a touché la Sarre comme les diverses régions d'Allemagne (à laquelle la Sarre se rattachera en 1957). On est étonné de la cruauté qui régit les rapports sociaux à tous les niveaux, notamment dans les écoles primaires et secondaires où les châtements corporels punissent l'échec dans toutes les matières.

Pendant la majeure partie du roman, Falk, malgré son nom qui suggère un partisan de la guerre, donc évoque la colère, est une victime touchante des traitements qu'on lui fait subir. Certes, il s'endurcit aux coups et réprime ses plaintes, développe une hostilité contre l'auteur de ses maux. Mais sa colère, qui éclatera une seule fois vers la fin du livre, n'est nullement déterminante et, à cet égard, le titre du livre n'est guère justifié. Malgré son nom, Falk n'a rien d'un faucon et sa colère est subordonnée à des sentiments positifs, en particulier ceux qu'il voue à sa famille maternelle.

Un roman minutieux

Si le roman nous apprend beaucoup sur la mentalité des populations après la fin de la guerre, et sur la façon dont on percevait autant Hitler que les Alliés, on peut déplorer un certain caractère répétitif dans la description de la vie familiale, qui est au centre du récit. Les raclées subies par Falk de même que les menus faits et gestes qui les déclenchent sont décrits avec une telle précision qu'ils finiraient par lasser, malgré ce qu'ils comportent d'enseignement.

Ah ! décidément la Sarre, ce faucon en colère (et non Falk), fait paraître le Québec bien gélinotte huppée !

☆☆ ½

PIERRE SAMSON

La maison des pluies

Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Roman », 2013, 272 p., 21,95 \$.

Les risques de l'écriture

J'aimerais pouvoir louer le dernier livre de Pierre Samson, qui explore de nouvelles voies et soumet son roman à un travail d'écriture soutenu. Hélas ! l'auteur ne manifeste guère de souci pour le lecteur.

Qu'est-ce que la « maison des pluies » que le titre met en avant ? Voilà une des innombrables métaphores dont le roman se pare et qu'on n'arrive à déchiffrer que de façon bien imparfaite.

D'accord : l'expression signifie « nuage » dans la peuplade des !Xoon (*sic*, p. 22), mais ce nuage flotte loin au-dessus de l'histoire racontée. Peut-on le rattacher à la tristesse du personnage principal quand il était enfant, et qu'il a toujours gardée ? Pourtant, le livre en parle bien peu.

Primauté des personnages

Ce personnage, Benjamin Paradis, est un linguiste qui a parcouru le monde à la recherche de langues en voie de disparition, et plusieurs passages font état de ses préoccupations professionnelles, notamment celles du professeur d'université qu'il est devenu. Les pages qu'on lit à ce sujet sont sans doute convaincantes, à leur façon, mais elles n'en sont pas moins exigeantes pour la compréhension, et on peut se demander quelle proportion de lecteurs est susceptible de s'y intéresser. Or il n'y a pas que ce recours à des sujets peu accessibles. L'auteur ne dédaigne pas d'utiliser des vocables rares (*dosseret*, *lemniscates*, *protraction*, *matir*, etc.), et son style grouille d'adjectifs superflus. Son discours se veut savant ou, en tout cas, recherché. Les divers personnages, intéressants et bien caractérisés, font l'objet d'évocations élaborées qui ont beaucoup plus de consistance que l'action dont ils pourraient être les protagonistes. Leur description est chargée d'images souvent difficiles à déchiffrer. De ces petites fêtes de l'écriture, on ne sort pas toujours bien éclairé.

Fils introuvable

Le centre de l'intrigue est censé être l'apparition d'un fils, Kurt, dont Benjamin ignorait l'existence. Il est le fruit d'une liaison survenue au temps de la vie voyageuse, mais il ne semble pas que le fils en question veuille nouer contact avec son père — à moins qu'il s'agisse de ce Jason qu'il rencontre quelque part... Comment savoir ? L'auteur s'entend à créer l'indécision dans la tête du lecteur et à suspendre toute certitude narrative. Pour lui, du reste, il faut éviter ce genre de roman à l'occidentale qui « cherche par tous les moyens à vous transporter d'un point A à un point B (p. 249) ». Sans doute, la mondialisation aujourd'hui régnante requiert-elle plutôt l'invention d'une représentation non linéaire de l'humain, des peuples et de la vie.

Justement, les personnages qui entourent Benjamin sont souvent d'origine étrangère : Shirley Crabtree (surnommé Big Daddy) et son amant Augustín Rivas, salvadorien ; Odile LeDoaré, la Bretonne qui fut sa professeure de français, etc.

Cette distribution pluriethnique contribue sans doute à faire de *La maison des pluies* un gros point d'interrogation, qui appelle plus la relecture, à des fins de déchiffrement, que la calme traversée du texte à laquelle aspire le lecteur.